

[De La Nouvelle Revue]

MECONNUE

I

En pénétrant, le crêpe au bras, au retour des obsèques, dans le grand salon, où, un an plus tôt, il était sorti fou de bonheur, enorgueilli de la jeune épouse désormais sienne, le lieutenant de Nesploy égara des yeux atones sur cette famille en deuil qui l'environnait et pour laquelle il n'était plus qu'un étranger. Le père et la mère de sa bien-aimée Calixte pleuraient embrassés et leur douleur se séparait de celle de l'officier, pesait même sur lui comme un indélébile reproche.

—Voilà donc ce que son égoïste amour d'homme avait fait de leur fille adorée. Il l'avait ravie à leur tendresse, rieuse, fleurie de vie, pour ne leur rendre que sa dépouille victime d'une maternité mortelle !...

Une angoisse garrotta le cœur de Roger de Nesploy. Ses paupières battirent sur ses prunelles ardées de larmes ; il eût voulu être loin, exilé dans son unique détresse, oui bien loin de ceux qui, tout en pleurant avec lui, lui demandaient compte de la morte.

Mais la porte battit. Sur le seuil, parut Mlle Albane d'Oussoy, sa belle-sœur... Dans ses bras, près de son cœur, vagissait un nouveau-né, la petite Germaine, qui n'aurait jamais à son front le baiser maternel.

Tous les regards allèrent à l'enfant, se concentrèrent sur cette frêle existence en qui survivait cependant celle qui les avait quittés... Une même tendresse chauffa les cœurs, créa l'union intime dans la communauté du même amour.

Et la mère douloureuse élargit ses bras à l'isolé.

—Mon fils !

Reproches, animosité, méfiance, tout était balayé par cette effusion suprême. Les douleurs se confondaient en un seul deuil ; le père de Germaine, l'enfant de Calixte, était leur pour tous ceux qui la pleuraient ; oui, Germaine liait aux parents de sa mère celui dont elle portait le nom.

Albane d'Oussoy, d'un sourire noyé, contemplait son beau-frère ; tout à l'heure, au retour dans la maison désolée, elle avait sondé l'affreux isolement du veuf ; son cœur alors eut l'inspiration guérissante, et son acte simple et grand scella pour Roger la définitive adoption.

Elle vint à lui et parla :

—Mon frère, vous allez nous quitter ; les obligations de votre carrière nous séparent, mais, aux jours de liberté, votre place est parmi nous. Un lien tout puissant va nous unir. Vous ne pouvez garder près de vous votre enfant ; confiez-la moi, je lui voue ma vie.

Profondément ému, le lieutenant balbutia :

—Ma chère et bonne Albane, vous assumez une lourde tâche ; je bénis l'élan de votre cœur, mais je n'ose y souscrire. Toute jeune, vous serez aimée, vous aimerez, vous pourrez vous marier...

Elle secoua énergiquement le front.

—Je ne m'engage pas sans réflexion. Moi, un mari ? Et pourquoi ? J'ai une fille... Donnez-moi Germaine : je serai sa mère.

M. d'Oussoy hasarda :

—C'est bien grave, mon enfant.

—Oh ! Père, s'écria la jeune fille, ne serez-vous pas heureux de nous garder près de vous toutes deux ?

—Et quand ta mère et moi n'y serons plus ?

—J'aurai Germaine avec moi pour vous pleurer... et longtemps nous aurons consolé votre vieillesse... Père, père, ne vous opposez pas à mon vœu.

—Dieu te bénisse, mon enfant.

Roger, à son tour, s'inclina devant la noble jeune fille, puis sanglotant, il l'enveloppa d'un pieux et reconnaissant baiser.

Albane frémit, toute pâle... A peine dégagée de l'étreinte, elle quitta le salon, emportant l'enfant, sa fille, avec une hâte...

....—Oh ! que jamais, jamais, personne ne soupçonnât le secret qu'à elle-même elle se défendait d'avouer !...

Mlle d'Oussoy était de la race forte des chrétiennes, de la nature héroïque des martyres, mais sa fierté savait en imposer à son cœur. Naguère, sans trahir son intime agonie, elle avait vu sa sœur épouser l'homme que, secrètement, elle avait compris maître de son cœur, seul et pour toujours. Mais il était à Calixte et Albane assista muette à leur amour. Elle parut au mariage et sut masquer sa détresse sous le sourire qui stoïquement épanouissait ses lèvres.

Les jeunes mariés partis au bras l'un de l'autre, elle approfon-

dit son mal. Mais son âme ardente était de celles que le vide effraie. Alors, elle s'était vouée à l'amour des petits, des humbles, avait déversé son besoin d'expansion dans la cure des innombrables et sinistres misères du pays. Un pays d'usines ! où le chômage, l'ivrognerie, le vice propagent l'indigence, l'étalent sordide et crapuleux.

Sereine et digne, Mlle Albane d'Oussoy traversait les bouges ; son pied frôlait cette fange sans en subir les éclaboussures, son esprit droit pénétrait la science du mal sans être flétri dans ses puretés intimes. Les rares fleurs de reconnaissance respirées embaumaient sa pensée, la faisaient volontairement ignorantes des fréquentes ingrattitudes ; celles-ci d'ailleurs ne savaient point la décourager ; Albane allait droit dans la voie choisie, jamais rebutée, semant l'amour sans se préoccuper de la moisson future.

Et désormais il lui était né une joie, une de ces joies mélancoliques qui contentent les résignées ; elle éprouvait une fierté émue de la responsabilité assumée, de la confiance mise en elle par celui qui ne savait pas... Germaine était son enfant, la fille de Roger devenait la sienne ; n'était-ce pas déjà une union mystique que leurs tendresses inclinées et rapprochées au-dessus de ce berceau ?

Le lieutenant de Nesploy partit, mais si son absence distendait le lien, Albane sentait qu'il ne pouvait être rompu. Entre Roger et elle un faisceau de pensées se rencontrerait toujours sur la tête blonde de Germaine.

Roger s'était éloigné, rassuré sur l'avenir de son enfant, mais courbé sous le faix de son irréparable deuil. Peu à peu, la jeunesse, l'action, un troisième galon survenu, le rattachèrent à la vie.

Cependant, la plaie en se fermant gardait sensible sa cicatrice : son être meurtri restait inaccessible aux nouveaux rêves, immuablement fidèle à la mémoire de cette victime de son amour...

II

Albane élevait Germaine.

Ses aspirations aimantes, longtemps captives, prenaient essor et enveloppaient d'un vol protecteur sa fille adoptive. Oui, bien réellement sa fille ! elle eut des bonheurs de mère—des angoisses aussi—à la première dent, au premier pas... Maintenant elle attendait le premier mot et la générosité de son âme, ignorante de tout égoïsme, en dictait les syllabes au bébé... Enfin, le mot jaillit des lèvres inhabiles.

Une dépêche doubla la joie de la jeune fille. Roger télégraphiait son arrivée.

Albane tenait le bébé sur ses genoux quand le jeune père entra. Elle souleva l'enfant vers le baiser, tandis que d'un doigt caressant elle lui agaçait les lèvres ; l'enfant docile les épanouit dans un balbutiement :

—Pa... pa !...

Les sens coulèrent comme un baume dans le cœur paternel ; Roger étouffa Germaine de caresses, puis tendit les deux mains à sa belle-sœur :

—Vous êtes bonne !

Il débordait pour elle de gratitude, mais sans deviner le mystérieux sentiment qui avait inspiré l'éducatrice pour lui ménager cette joie.

Et il souriait, lui qui depuis un an avait désappris le sourire ; il voyait de nouveau ouvert devant lui l'avenir, mais il le bornait à la seule Germaine, à l'enfant né de son amour brisé.

Dès lors, à ses trop rares visites—la garnison de Nesploy était lointaine,—il eut de longues causeries avec tante Albane.

Celle-ci, pleine de son secret amour, par une pudeur, ne parlait que de l'enfant. C'était, avec le capitaine, d'inépuisables projets sur Germaine, des confidences sur l'éveil de son âme, sur sa nature et ses goûts. Ensemble ils échafaudaient leurs rêves sur la destinée de leur fille. Albane s'épanchait en intarissables récits sur mille petites choses propres à mettre en leur relief les grâces ingénues, les délicatesses naissantes de sa pupille. Roger l'écoutait, doucement remué, et tout à l'unique pensée de Germaine, il croyait généreusement s'acquitter en remerciant avec effusion la tante du dévouement prodigué, de la culture intensive donnée à cette âme en bourgeon... Parfois sa gratitude avait une parole plus tendre, un geste plus caressant... et Albane frémissait... A son insu, elle épiait le cri du cœur qui aurait son écho dans l'aveu du sien.

Après chaque séjour, l'absence de Roger l'enlisait dans une indicible languenr... Peu à peu, elle réagissait, se rejetait au devoir assumé. Le découragement s'effaçait et tout au loin de son horizon, à travers les brumes, scintillait faiblement l'étoile d'espérance ; et celle-ci grandissait, plus brillante, jusqu'à l'arrivée nouvelle du capitaine dont les congés semblaient s'abréger et offrait moins d'occasions aux expansions intimes. Puis l'officier reparti, l'âme un moment rafraîchie de rosée et mi-éclosée à l'aurore, se desséchait, s'égarait dans une plus cruelle nuit.

Les années s'usaient. Les vieux parents avaient rejoint leur fille dans le repos. Albane et Germaine vivaient seules maintenant dans